

Ne vous mariez jamais !
Vraiment ?

Luc Ferry

Ne vous mariez jamais !
Vraiment ?

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN : 979-10-329-2568-3

Dépôt légal : 2026, avril

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

L'amour-passion ne peut-il survivre qu'hors mariage ?

Aurions-nous quelque plaisir à manger si nous n'avions pas faim, à boire si nous n'avions pas soif ? La réponse est non, bien sûr, et aussi trivial que cela puisse paraître, il en va de même pour Éros, ce petit dieu grec qui incarne dans la mythologie la logique du désir érotique. Comme pour la faim et la soif, ce désir exige lui aussi que l'objet convoité ne soit pas sans cesse présent, qu'une certaine distance subsiste qui seule parvient à créer ce manque sans lequel le plaisir qu'on peut avoir à le combler n'existerait pas. Pas de désir sans manque, pas de plaisir sans cette tension qui précède la possession de l'être ou de l'objet désiré. C'est pour cette raison que Platon, dans *Le Banquet*, a fait d'Éros un fils de Pénia et de Poros. Pénia, c'est la Misère, une femme qui est toujours en manque, dans le dénuement, quant à Poros, c'est l'Astucieux, un homme plein d'habileté dans sa quête insatiable d'un nouvel objet à posséder pour combler ce manque qu'incarne Pénia, sa maîtresse. C'est donc un chasseur hors pair, une espèce de Don Juan dont Platon nous dit qu'il est loin d'être élégant, qu'il est même vulgaire et grossier, mais d'une telle intelligence que le petit drôle parvient presque toujours à ses fins, que

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

ce soit par le charme, la séduction ou la ruse, si ce n'est par la force¹. Paradoxe : à la différence de *philia* (l'amour qui règne entre amis ou dans la famille) et d'*agapè* (l'amour gratuit que le christianisme a mis au cœur de son Message, un amour si désintéressé qu'il laisse l'autre exister et va jusqu'au pardon accordé à l'ennemi)², deux visages de l'amour qui tous deux se réjouissent de la présence de l'être aimé, Éros a besoin au moins autant de son absence, car sans ce manque, le désir et le plaisir risquent sans cesse de s'éteindre.

Pour des raisons évidentes, cette tension va devenir de plus en plus sensible au fur et à mesure qu'on entrera dans la logique moderne du mariage d'amour, dans la perspective d'une vie conjugale fondée, au moins à l'origine, sur un amour-passion dont toute la question sera de savoir s'il peut résister à la cohabitation permanente des époux dans la vie conjugale. Or cette interrogation, pour paradoxal que cela puisse paraître, est déjà présente bien avant la naissance du mariage d'amour au XIX^e siècle, en vérité dès le XII^e, au cœur de cette révolution qui va marquer la littérature aristocratique qu'on

1. Voici les termes exacts que Platon utilise pour décrire Éros dans *Le Banquet* : « En tant que fils de Poros (Astuce) et de Pénia (Pauvreté), voici sous quels auspices Éros se trouve placé. En premier lieu, il est toujours pauvre, et il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi délicat et beau qu'on se l'imagine d'ordinaire. C'est tout l'inverse : il est malpropre, un va-nu-pieds, qui n'a pas de toit, qui couche par terre, à la dure, à la belle étoile, dans la rue ou sur le pas des portes. Mais comme il tient aussi de son père, il est toujours à l'affût des choses qui sont belles et bonnes. Il est vaillant, aventureux, tendu de toutes ses forces, chasseur hors pair, inventant toujours une nouvelle ruse, passionné d'inventions et plein d'astuces, employant toute sa vie à philosopher, habile comme un sorcier, un inventeur de potions magiques, un sophiste. »

2. J'ai développé une analyse approfondie de ces trois formes d'amour dans mon *Dictionnaire amoureux de la philosophie* (Plon, 2018).

Introduction

dit « courtoise » (ou « de cour », de l'ancien français « *cort* » d'où vient le mot « courtois »). On la rencontre en effet déjà dans ce qui est sans doute la première version écrite du *Roman de Tristan et Iseut*¹, celle de Bérout², où la comparaison entre la passion amoureuse, la soif et la faim est d'ailleurs explicite. Lorsque les deux amants ont bu par inadvertance le philtre d'amour que la mère de la jeune femme avait préparé pour le roi Marc afin que son mariage avec sa fille ne soit point que de raison, ils sont saisis par une passion d'une telle violence, par une attirance érotique si irrésistible que Bérout la compare à une « faim animale », à un désir physique d'une telle intensité que les amants ne peuvent le dissimuler lors même qu'ils auraient pourtant tout intérêt à le faire³. Et de fait, les seigneurs (ceux que le roman désigne comme les « barons félons » parce qu'ils sont traîtres à l'amour bien que fidèles à leur roi) ne manqueront pas de s'apercevoir que la reine Iseut trompe allègrement Marc avec son neveu Tristan, un jeune homme que le roi aime pourtant comme un fils et qui du reste, n'était cette passion adultère incontrôlable, le lui rendrait volontiers.

La question de la compatibilité entre amour-passion, de la « *fin'amor* » et vie conjugale s'est donc posée dès le XII^e siècle dans cette littérature courtoise qui recouvre

1. Dans ce livre, l'orthographe Iseut a été retenue.

2. Les historiens de la littérature ont longuement discuté la question de savoir si le roman de Bérout avait été rédigé avant celui de Thomas d'Angleterre et s'il appartenait ou non à la littérature courtoise. Je reviendrai sur ces deux questions au prochain chapitre.

3. « Comment leurs cœurs enivrés seraient-ils vigilants ? L'amour les presse comme la soif précipite vers la rivière le cerf assoiffé ou comme l'épervier, soudain lâché après un long jeûne, fond sur sa proie. Hélas, l'amour ne peut se celer. »

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

un ensemble de poèmes et de romans dont l'objet est de mettre en scène un esprit chevaleresque où le vassal, désormais, est moins au service de son seigneur, de son roi ou même de Dieu, comme au temps des premières croisades et des « chansons de geste » (à l'image de la *Chanson de Roland*), qu'au service de la « dame » dont le chevalier est épris d'un amour si sacré qu'il l'emporte même, s'il le faut, sur l'honneur. Comme on l'aura compris, cet amour n'a plus rien à voir ni avec *philia*, ni avec *agapè*, mais bel et bien avec l'amour-passion. Évitions d'emblée un malentendu : érotisme et passion amoureuse ne sont pourtant pas des notions interchangeables. D'évidence, le sexe est possible sans amour, mais la réciproque est peu plausible, du moins bien sûr si l'on parle, comme c'est le cas ici, de la passion amoureuse : à moins qu'il soit entravé par des obstacles insurmontables, comme ce sera longtemps le cas dans la légende de Tristan, on imagine mal l'amour-passion sans une dimension d'érotisme.

L'amour-passion radicalement incompatible avec le mariage ?

D'où la question qui va hanter la poésie et le roman courtois tels que les troubadours vont en chanter les louanges dans les châteaux de la belle Provence : cet amour-passion est-il, oui ou non, compatible avec ce mariage dont l'Église va faire pour la première fois, précisément à la même époque, un sacrement ? La vie conjugale n'implique-t-elle pas tout le contraire de la courtoisie, de ce manque dont vit le désir, de cette distance dont se nourrit Éros ? Ne requiert-elle pas, avec l'impératif de la cohabitation des époux, leur présence

Introduction

quasi quotidienne l'un pour l'autre, pour ne rien dire de ce bien trivial *debitum conjugale*, de ce « devoir conjugal » qui rend les efforts de Poros superflus et sort Pénia de sa misère perpétuelle (du moins en principe, en fait c'est une autre affaire...) ? La réponse de Bérout, à tout le moins, est claire et nette : c'est non ! La vie conjugale et la passion amoureuse sont tout à fait incompatibles et du reste, celle qui s'empare de Tristan et Iseut s'épanouit tout naturellement hors mariage, qui plus est dans un adultère d'autant plus sacrilège dans le monde féodal qu'il se fait aux dépens du roi, au prix d'une série de mensonges et de trahisons d'un cynisme éhonté.

Dans son *De amore*, un traité de l'amour courtois composé vers la fin du XII^e siècle, un ouvrage de référence qui entendait fixer les codes de la courtoisie avec un souci d'exhaustivité digne d'un manuel de droit canon, André le Chapelain, un personnage dont on sait peu de chose sinon qu'il fréquentait les hautes sphères de l'aristocratie courtoise et qu'il fut sans doute un clerc ordonné, donc un prêtre catholique, est lui aussi catégorique : l'amour-passion tel que le définit la courtoisie est tout à fait incompatible avec le mariage, en particulier avec l'obligation aussi pesante que dépourvue de charme qu'impose le devoir conjugal : « **Nous affirmons comme pleinement établi, écrit-il, que l'amour ne peut étendre ses droits entre deux époux. Les amants, en effet, s'accordent mutuellement toute chose gratuitement sans qu'aucune obligation les pousse. Les époux, au contraire, sont tenus par devoir d'obéir réciproquement à leurs volontés et ne peuvent en aucune façon se refuser l'un à l'autre.** » Il faut rappeler, bien sûr, pour mettre ce passage en relief et lui donner tout son sens, qu'il est écrit à une époque où le mariage d'amour n'existe pas, où il n'est à tout

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

le moins qu'une exception rarissime, le mariage d'Iseut avec le roi Marc étant du reste un mariage arrangé. La jalousie elle-même, ajoute Chapelain, revers de cette médaille qu'est la passion amoureuse, n'a pas sa place entre des personnes que le mariage a unies attendu que leurs liens ne sauraient en aucun cas être ceux de la passion amoureuse, le mariage ayant avant tout pour finalité la reproduction au sein d'une vie commune si possible tendre et amicale, mais surtout pas passionnée – autant de remarques qui conduiront Chapelain, comme nous le verrons dans un prochain chapitre, à condamner sans réserve la logique selon lui dévastatrice de la passion amoureuse et du mariage d'amour.

Dans l'ouvrage érudit qu'il consacre à l'amour courtois (ou *fin'amor*¹), Moshe Lazar, suivant en cela l'opinion de Chapelain, explicite les raisons pour lesquelles l'amour-passion, ou *fin'amor*, ne saurait survivre au mariage :

« L'opposition entre *fin'amor* et amour conjugal est absolument irréductible, nous dit-il, le premier ne pouvant exister entre personnes mariées. Les relations conjugales ne sont pas des relations amoureuses et courtoises. La femme n'est pas inaccessible pour le mari ; celui-ci obtient la satisfaction de ses désirs sans avoir besoin de la courtiser, de l'implorer, de souffrir pour elle, sans connaître l'anxiété de l'attente. Contrairement à l'amant courtois, le mari a conquis sa femme une fois pour toutes, il ne doit pas fournir de perpétuels efforts pour gagner ses faveurs. Dans l'amour conjugal, tout est fixé et stable, tout s'obtient au nom du devoir et de la propriété. L'amour conjugal est paisible et monotone, le corps de la femme appartient à son maître. Par contre,

1. Je reviendrai aussi dans un prochain chapitre sur la question de savoir dans quelle mesure on peut assimiler amour courtois et *fin'amor*.

Introduction

la *fin'amor* est essentiellement inquiétude et souffrance, les joies qu'elle procure sont toujours provisoires et menacées, perpétuellement remises en question¹. »

À l'appui de ces remarques, on citera la comparaison appelée à devenir célèbre, voire proverbiale (ceux qui en ignorent la source la présentent parfois comme un proverbe norvégien, mais c'est une erreur !), qu'on trouve pour la première fois dans *Le Roman de la rose*, une œuvre composée entre 1230 et 1280 par deux auteurs différents, mais assurément tous deux « courtois » : le mariage y est comparé à une nasse dans laquelle les poissons pris au piège n'ont qu'une idée, en sortir, tandis que ceux qui sont à l'extérieur meurent d'envie d'y entrer en raison des appâts qui s'y trouvent, une image que Montaigne reprendra à son compte dans le livre III de ses *Essais* en lui donnant toutefois une dimension plus céleste que maritime (mais l'idée reste bien la même) : « **Il arrive en ce domaine [celui du mariage et de la vie conjugale], écrit-il, ce qu'on voit pour les cages : les oiseaux qui sont dehors désespèrent d'y entrer et, par un égal souci, ceux qui sont dedans désespèrent d'en sortir.** »

On connaît du reste les opinions de Montaigne sur le sujet², des opinions qui sont celles de son temps et qui vont tout à fait dans le sens des passages que nous venons de lire sur l'incompatibilité entre amour-passion, mariage et vie conjugale : « **Le mariage, nous dit Montaigne, a pour sa part l'utilité, la justice, l'honneur et la constance : un plaisir fade, mais plus universel. L'amour [sous-entendu : l'amour-passion] se fonde**

1. Moshe Lazar, *Amour courtois et « fin'amors » dans la littérature du XII^e siècle*, Librairie C. Klincksieck, 1964, p. 61 et suivantes.

2. Je les ai plus longuement citées et commentées dans mon livre *La Révolution de l'amour* (Plon, 2010).

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

sur le seul plaisir et il comporte en vérité un plaisir plus chatouillant, plus vif et plus aigu. Ce n'est plus de l'amour s'il est sans flèches et sans feu », comme c'est forcément le cas, du moins selon Montaigne, dans cette vie commune qu'implique la conjugalité. Mais loin de s'en désoler, comme nous aurions tendance à le faire aujourd'hui tant notre adhésion aux principes du mariage d'amour nous pousse à vouloir concilier passion amoureuse et vie conjugale, Montaigne ne cesse de s'en féliciter pour faire l'éloge de la « saine différence » qui doit séparer le mariage et l'amour-passion : « Un bon mariage, s'il en existe, refuse la compagnie et les manières de vivre de l'amour. Il tâche d'imiter celles de l'amitié. C'est une douce communauté de vie, pleine de continuité, de confiance et d'un nombre infini d'utiles et de solides services et d'obligations mutuels. Aucune femme qui en savoure le goût ne voudrait tenir lieu de maîtresse et d'amie à son mari. Si elle est logée dans son affection en qualité d'épouse, elle y est logée bien plus honorablement et plus sûrement. »

On objectera qu'il existait malgré tout dans les temps anciens des maris amoureux de leur femme (et même des femmes amoureuses de leur mari...). Reste qu'il s'agit selon les auteurs qu'on vient de lire, et qui sont bel et bien représentatifs de leur époque, non seulement d'une exception qui confirme la règle, mais qui plus est d'une exception plutôt fâcheuse, voire honteuse, attendu qu'elle n'est rendue possible que par une distance entre ceux qu'on n'appelle pas en vain des « conjoints », une distance sans laquelle Éros s'éteindrait certes, mais qui n'est pas convenable entre époux. Telle est la thèse encore défendue au XVII^e siècle par Madame de La Fayette dans *La Princesse de Clèves*, avec toutefois un esprit de finesse qui contraste avec

Introduction

le style parfois pour le moins rugueux¹ des *Essais* de Montaigne. Pour apprécier la profondeur et la subtilité du passage qui suit, on rappellera qu'il se situe au moment où, le mari de Madame de Clèves ayant quitté ce monde, elle se retrouve libre d'épouser le duc de Nemours, dont elle est follement éprise et qui, amoureux lui aussi, donnerait tout pour la prendre pour épouse, ce que la princesse va pourtant lui refuser. Et voici les raisons qu'elle donne de ce singulier refus (je place les passages essentiels en italiques) :

« Je sais que vous êtes libre et que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur ? Et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? Monsieur de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; *peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en avait pas trouvé en moi* ; mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre ; *je crois même que les obstacles ont fait votre constance*. On fait des

1. À titre d'exemple : « Amour et passion sont des entreprises qui ont des routes distinctes et non confondues. Une femme peut bien se donner à tel personnage qu'elle ne voudrait nullement avoir épousé : je ne veux pas dire pour sa situation sociale, mais pour les qualités mêmes de la personne. Peu de gens ont épousé des maîtresses qui ne s'en soient repentis – et jusque dans le monde céleste. Quel mauvais ménage a fait Jupiter avec sa femme qu'il avait d'abord fréquentée et dont il avait joui au cours d'amourettes ! C'est ce qu'on dit par ce dicton : “chier dans le panier avant de le mettre sur sa tête”. »

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

reproches à un amant, mais en fait-on à un mari quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour¹ ? »

Tout n'est-il pas dit sur les rapports entre amour-passion et vie conjugale dans ces quelques lignes du roman ? On y remarquera d'abord que si l'amour que son mari, Monsieur de Clèves, éprouvait pour sa femme a pu résister à l'épreuve du mariage, c'était tout simplement parce que, n'ayant jamais ressenti la même passion pour lui, la princesse avait su, sans même le vouloir, conserver cette distance nécessaire à la vie érotique. Ensuite, et en bonne logique amoureuse, si la princesse de Clèves refuse d'épouser Nemours alors même qu'ils sont tous deux passionnément amoureux l'un de l'autre et que les obstacles s'opposant à leur mariage sont enfin levés, c'est précisément parce qu'elle ne veut surtout pas transformer son amant en mari, transformer cet amoureux transi dont la passion fait tout son bonheur en un époux dont l'amour, à la différence de celui que Monsieur de Clèves éprouvait pour elle, finira par s'éteindre attendu qu'il sera cette fois-ci payé en retour. Enfin, nous dit-elle pour compléter ce tableau des conditions de vie (ou de survie...) de l'amour-passion, si Nemours est resté amoureux d'elle, n'est-ce pas justement parce qu'il s'agissait d'un amour impossible en raison des obstacles qui le séparaient d'une femme mariée ? Comme la princesse de Clèves, Iseut aimait malgré tout le roi Marc, mais aimaient-elles leurs époux comme des amants ou comme des amis, comme des princes charmants ou comme des pères ? On s'épargnera de donner la réponse tant elle est évidente. C'est en ce sens que le mariage de raison

1. On ne peut s'empêcher de penser à *La Non-demande en mariage*, de Georges Brassens : « J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main... »

Introduction

apparaît à l'époque comme bien préférable au mariage d'amour, ce dernier risquant toujours de dissoudre la passion amoureuse dans une vie conjugale qui finit par s'avérer en être la négation, une idée qu'on va retrouver un peu plus tard, merveilleusement mise en scène par Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse*.

La Nouvelle Héloïse ou le mariage arrangé comme antidote aux poisons de l'amour-passion...

Pour ceux qui ne l'auraient pas ou plus en tête, je rappellerai en quelques mots l'intrigue qui sert de fil d'Ariane au roman de Rousseau : Saint-Preux, un jeune homme d'origine modeste, est engagé comme précepteur par les parents de Julie d'Étanges, une jeune aristocrate suisse. Les jeunes gens tombent vite passionnément amoureux l'un de l'autre, mais quand le père découvre leur idylle, fou de colère, il décide, afin d'éviter une mésalliance, de marier Julie à un de ses vieux camarades de régiment. Julie obéit à son père et Saint-Preux, la mort dans l'âme, s'exile à Paris, puis à Londres. Les deux amoureux échangent alors des lettres pleines de passion jusqu'à ce que Julie, par devoir de vertu, adresse à Saint-Preux une lettre de rupture définitive. Dans cette missive aussi désolante que désolée (il s'agit de la lettre XX de la troisième partie du livre), elle commence par répondre à Saint-Preux, qui lui demandait si elle était heureuse, si ce mariage avec un « vieillard de cinquante ans » (il a en effet l'âge de son père !) faisait ou non son bonheur. Julie dresse alors un portrait de son mari, Monsieur de Wolmar, en des termes qu'elle croit d'autant plus élogieux qu'ils

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

s'opposent en tout point aux mots de l'amour-passion qui la liaient à Saint-Preux : elle décrit Wolmar comme un homme dont la « **vie est unie, réglée et calme** », il est « **plein de sagesse** » et comme il est toujours d'humeur égale, « **il ne rit point, il est sérieux** », « **il n'est ni gai ni triste** », « **ses manières sont plus honnêtes qu'empressées** » et « **l'ordre qu'il a mis dans sa maison est à l'image de celui qui règne au fond de son âme** », etc.

En bref, c'est un véritable éteignoir, un bonnet de nuit, mais c'est précisément de cette potion insipide que Julie a besoin pour tenter d'éteindre la passion qui la ronge. C'est dans cet esprit qu'elle fait l'éloge de la vertu et de la raison par contraste avec les méfaits des élans du cœur qui animent pour leur malheur les jeunes gens comme elle et Saint-Preux. Parlant de son vieux mari, elle explique à son ancien amant combien elle le « **trouve bien supérieur à nous autres gens à sentiment [...]** ; car le cœur nous trompe en mille manières, et n'agit que par un principe toujours suspect. Mais la raison n'a d'autre fin que ce qui est bien, ses règles sont sûres, claires, faciles dans la conduite de la vie et jamais elle ne s'égare dans d'inutiles spéculations qui ne sont pas faites pour elle ». De là sa défense du mariage arrangé par les parents, Julie assurant à Saint-Preux que « **le ciel éclaire la bonne intention des pères et récompense la docilité des enfants** ».

Permettez-moi de citer maintenant dans sa longueur le passage qui suit tant son argumentation en faveur du mariage de raison est typique d'une époque qui répugne encore au mariage d'amour :

« **Ce qui m'a longtemps abusée et qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur ! L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances,**

Introduction

moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux, ce qui n'empêche qu'il ne résulte de cette union un attachement très tendre qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance et de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfants. Les amants ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, et la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a pas de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour. [...] Tant que cet amour dure on pense qu'il ne finira point, mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume. Il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge. »

Mais Julie n'en reste pas là. Non contente de se plier aux exigences de son père, de la raison, de la vertu, de l'ordre et de l'équanimité des sentiments dans le mariage, elle en vient tout naturellement à prédire les pires catastrophes à ceux qui seraient assez fous pour fonder leurs unions sur l'amour-passion. Comme Montaigne et Madame de La Fayette s'en étaient déjà convaincus, c'est selon elle la logique de la rupture et des infidélités qui se profile à l'horizon (on ne parle pas encore de divorce, mais c'est bien évidemment de ses prémices qu'il s'agit déjà) : « **On cherche avec étonnement l'objet qu'on aime** [...], poursuit notre nouvelle Héloïse ; **on se dépite contre celui qui reste.** [...] Combien alors il est à craindre que l'ennui succède à

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

des sentiments trop vifs, que leur déclin, sans s'arrêter à l'indifférence, ne passe jusqu'au dégoût, qu'on ne se trouve enfin tout à fait rassasiés l'un de l'autre et que pour s'être trop aimés amants on n'en vienne à se haïr époux. » Et comme la princesse de Clèves s'adressant au duc de Nemours, Julie déclare tout net au malheureux Saint-Preux que si elle devait choisir par elle-même un époux, « **ce n'est pas [lui qu'elle choisirait], c'est Monsieur de Wolmar !** », puisqu'elle craindrait par-dessus tout que l'amour passionné qu'elle éprouve pour lui ne se transforme en indifférence, puis en haine au sein de la vie conjugale : « **Je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que sais-je ce que vous seriez devenu en cessant de l'être ? L'amour éteint vous eût toujours laissé la vertu, je l'avoue, mais en est-ce assez pour être heureux dans un lien que le cœur doit serrer, et combien d'hommes vertueux ne laissent pas d'être des maris insupportables !** » Difficile en lisant ces passages, et ce malgré notre adhésion de modernes à la logique du mariage d'amour, d'être tout à fait insensible à l'argumentation qu'ils développent en s'appuyant, il faut bien l'avouer, sur l'expérience autant que sur la raison, une expérience que la multiplication des divorces qui sévit de nos jours ne peut que difficilement infirmer...

Et pourtant, le renoncement à l'amour-passion s'avère être malgré tout un échec : les sentiments que Julie éprouve pour Saint-Preux ne se sont jamais éteints. Le mariage de raison n'a pas réussi à les étouffer comme en témoigne la dernière lettre qu'elle adressera beaucoup plus tard, en se sachant malade, au bord de la mort, à celui qu'elle n'a en réalité jamais réussi à ne plus aimer :

« Vous m'avez crue guérie et j'ai cru l'être. [...] Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui

Introduction

m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment où il n'est plus à craindre. Il me soutient quand mes forces m'abandonnent. Il me ranime quand je meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte ; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire. Il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir ; si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment et non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tache, et l'amour m'est resté sans remords. »

Ce passage de la dernière lettre de Julie à Saint-Preux est significatif à plus d'un titre. Aux yeux des théoriciens de l'amour courtois dont nous allons suivre la pensée dans un prochain chapitre, mais tout autant aux yeux des modernes partisans des unions fondées sur la passion amoureuse, il est clair que Julie a raté sa vie, qu'elle est passée à côté du bonheur et qu'elle aurait dû prendre le risque de vivre sa passion avec son amant. Aux yeux des amoureux de l'amour qui en font une figure du sacré supérieure à toutes les autres, que ce soit dans le mariage ou en dehors de lui, dans l'adultère ou la fidélité, il va de soi qu'il a la priorité sur des règles de morale, certes estimables, mais dévastatrices quand elles en viennent à nous gâcher la vie. La plupart des commentateurs ont pensé que Rousseau faisait dans *La Nouvelle Héloïse* l'éloge de la vertu. Il est exact qu'il s'honorait volontiers, s'opposant en cela aux écrivains et dramaturges de son temps, de ne pouvoir dépeindre que des êtres moraux, d'être incapable de mettre en scène des scélérats. Il n'en reste pas moins que la dernière lettre de Julie à son amant laisse penser que les élans du cœur sont au final bien supérieurs aux principes de la raison, que c'est bel et bien son mariage de raison qui s'avère être un échec, car c'est la peur,

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

cette mauvaise conseillère, qui en a guidé le choix, une décision qui a ruiné dans sa vie toute possibilité d'accéder à un bonheur sans doute risqué, c'est vrai, mais qui en toute hypothèse méritait d'être vécu.

*Une réconciliation entre passion,
mariage et vie conjugale est-elle malgré tout
possible et, si oui, à quelles conditions ?*

Comme on pouvait s'y attendre s'agissant de l'amour, un sentiment dont la complexité semble inépuisable, les choses ne sont donc pas aussi simples que le laissent penser les textes qu'on vient de lire en faveur du mariage de raison. Du reste, j'y reviens, dans la réalité comme dans la littérature, y compris comme nous allons le voir dans la littérature courtoise, il existe des femmes amoureuses de leur mari et des maris amoureux de leur femme, ce qui, quoi qu'en dise Montaigne, est heureux à nos yeux de Modernes attachés à ce mariage d'amour dont il pensait, comme la plupart de ses contemporains, le plus grand mal¹. À l'opposé de ce qu'il nous dit de la vie conjugale, l'idée selon laquelle la passion amoureuse serait la cause de l'échec du mariage dès lors qu'elle en serait l'origine est déjà contredite au XII^e siècle dans certains romans de Chrétien de Troyes où l'amour-passion, à l'inverse de ce que prétendent

1. « J'ai vu de mon temps, écrit-il dans le livre III des *Essais*, dans quelque grande famille, guérir l'amour de façon honteuse et déshonorante par le mariage : les considérations qui régissent l'un et l'autre sont trop différentes. [...] Isocrate disait que la ville d'Athènes plaisait, comme plaisent les dames que l'on sert par l'amour : chacun aimait à venir s'y reposer et y passer le temps : nul ne l'aimait pour l'épouser, c'est-à-dire pour y habiter et élire domicile. »

Introduction

Chapelain, Montaigne, Madame de La Fayette ou cette nouvelle Héloïse qu'est Julie, trouve son couronnement dans le mariage – et c'est aussi pour cette raison que je vais vous proposer dans ce livre de nous y intéresser. Il existe même dans ces romans des héros dont la vie érotique et l'amour-passion ne s'épanouissent que dans la vie conjugale, toute la question étant de percer leur secret.

Contrairement à une opinion souvent reçue mais fausse, c'est à cette question que nous invite à réfléchir toute une partie de la littérature courtoise. Il est certes exact que dans son *Lancelot ou le Chevalier à la charrette*, Chrétien de Troyes fait de l'amour-passion, comme Béroul dans sa version du mythe de Tristan et Iseut, un sentiment qui ne saurait vivre qu'hors mariage, mais dans d'autres œuvres comme *Yvain ou le Chevalier au lion* ou encore dans *Cligès*, c'est tout l'inverse : la vie conjugale des amants mariés apparaît comme le seul mode de vie qui permette à la passion amoureuse, à la *fin'amor*, de cesser de souffrir indéfiniment pour enfin s'épanouir. Nous verrons que l'Église de cette époque est traversée par la même tension, à vrai dire par la même hésitation que la littérature. Après avoir fait du mariage un sacrement au moment même où naissait dans les cours de Provence la « révolution de la courtoisie » portée par ces poètes et compositeurs que furent les troubadours, l'Église allait tenter d'élaborer elle aussi une doctrine de l'amour où la question de la place d'*éros* par rapport à *agapè* est abordée sans fard, une doctrine qui occupera encore de nos jours l'encyclique consacrée par Benoît XVI à la nécessaire réconciliation d'*éros* et d'*agapè* dans la vie conjugale. La littérature courtoise constitue à cet égard comme une espèce de maillon intermédiaire entre le monde féodal dont se

Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?

nourrissent encore les chansons de geste dont l'objet principal est la guerre, pas l'amour, et le monde de l'humanisme moderne qui sacralise le mariage d'amour et plaide pour une famille moderne fondée sur un choix libre, émancipé de la tutelle des parents et des villages.

En lisant ces œuvres courtoises, on doit donc se demander si le désamour d'un des époux pour l'autre est vraiment, comme l'affirme la princesse de Clèves en parlant de son manque de passion pour son mari, le seul et unique moyen de préserver la distance nécessaire à l'amour d'un des époux (mais d'un seul...) au sein du mariage. On peut penser, comme nous y invite cet autre volet de la littérature courtoise, qu'une autre voie est possible, celle qui consiste à approfondir, valoriser et respecter la singularité de l'être aimé. Comme le note Pascal, dans un célèbre fragment de ses *Pensées* (323) sur lequel je reviendrai en conclusion de ce livre, ce ne sont pas des qualités « seulement » abstraites et universelles¹ que nous aimons. Si nous pouvions commander notre « partenaire » sur catalogue en choisissant la couleur de ses yeux et de ses cheveux, sa taille, ses mensurations, ses qualités intellectuelles, ses dons pour les arts, les sciences ou la littérature, etc., l'aimerions-nous

1. « Celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté l'aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où donc est ce moi s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. »

Introduction

pour autant plus que celui ou celle dont on est tombé amoureux et qui, à bien y regarder, n'a qu'une partie des qualités offertes par ce catalogue imaginaire ? Même chose pour le « magasin des enfants » qui nous proposerait le « bébé parfait » : l'aimerions-nous plus que nos enfants qui sont pourtant, comme nous, loin d'être parfaits ? Ce qu'on aime dans l'autre, n'est-ce pas plutôt sa singularité, « parce que c'était lui, parce que c'était moi », comme dit Montaigne ? Or la singularité ne tient pas à des qualités qu'on pourrait appréhender par des catégories générales – l'intelligence, la beauté, la gentillesse, la mémoire, tel ou tel don... – mais à la façon singulière, irremplaçable, dont elles sont particularisées dans la personne aimée et qui font qu'elle est à nulle autre pareille aux yeux de celui ou de celle qui l'aime. Et c'est justement cette singularité que l'amour courtois va mettre en valeur chez ceux qui parviennent à continuer à s'aimer au sein de la vie conjugale parce qu'ils ont su la respecter, la protéger, la préserver.

Ce sont ces questions que je vous propose d'explorer pour commencer à travers ce merveilleux « moment courtois¹ », afin de saisir le sens des réponses d'une infinie profondeur et subtilité qu'il nous offre. Reste un préalable avant d'entrer dans le vif du sujet : de quel amour parle-t-on au juste quand on prétend qu'il peut (ou ne peut pas) résister à l'usure de la vie conjugale ?

1. J'aurais bien entendu pu commencer par les grands mythes de l'amour tels que la mythologie grecque nous les a contés, mais l'ayant déjà largement fait dans des livres précédents, en particulier dans *La Sagesse des mythes* (Plon, 2008), j'ai voulu dans ce livre aller plus loin et, pour tout dire, éviter de me répéter. Pour la même raison, je ne reviendrai pas ici sur l'histoire de l'invention du mariage d'amour, que j'ai traitée aussi dans d'autres livres, notamment dans *La Révolution de l'amour*, auquel je renvoie mon lecteur.